

1.

Lyon
De nos jours
Mardi 4 octobre
7 h 55

Aux abords du parc des expositions de Lyon, le jour n'était pas encore levé. A peine troublées par une froide pluie d'automne, des centaines de personnes s'agglutinaient déjà le long des portes. Tout s'agita à huit heures précises. Les portes s'ouvrirent, libérant les professionnels de l'antiquité-brocante, aussi bien vendeurs qu'acheteurs. Thibault était là, marchant lentement en suivant le mouvement de la foule.

Certains le dépassaient en courant dans l'espoir de trouver les meilleures affaires. Il était d'assez mauvaise humeur, il avait froid et ressentait un picotement dans l'arrière-gorge. Il resserra son manteau autour de lui et se dirigea vers les premiers stands.

C'était un rendez-vous incontournable dans le domaine. Il s'agissait d'une manifestation d'un seul

jour uniquement réservée aux professionnels. On parlait également de « déballage au cul du camion » pour caractériser ces ventes matinales d'objets directement sortis des véhicules. La grande partie des transactions se réalisait à l'exportation. Dans ces grands halls se croisaient Belges, Italiens, Japonais et de plus en plus de Russes et de Chinois. Une cinquantaine de nationalités étaient présentes. Dans l'angoisse de l'objet qu'il pourrait rater, il accéléra également le pas.

Un garçon à peine sorti de l'adolescence le bouscula. Il eut un sourire au souvenir de ses propres débuts, voici une quinzaine d'années.

Il avait vécu toute son enfance entouré d'objets d'un autre temps. Fils d'antiquaires lyonnais, il avait hérité de ses parents la passion pour l'ancien doublée d'un solide sens des affaires. Une histoire de famille en quelque sorte. Ainsi dès son plus jeune âge, il explorait déjà le royaume de chine⁸. Au sortir de ses études d'histoire de l'art et de gemmologie, il était passé de l'état de courtier à celui de marchand spécialisé dans les bijoux anciens. Aujourd'hui, il n'avait pas pignon sur rue, à l'exception d'un stand réservé dans les salons des antiquaires. Mais son métier occupait tous les instants de sa

8. Il s'agit de la recherche d'objets anciens pour revendre ou pour son propre usage.

vie, c'est ce qui la rendait si passionnante et si difficile pour ses proches.

Le fil de ses pensées fut interrompu par le vacarme émanant des halls. Cette agitation de fourmilière contribuait à créer une ambiance bien particulière. Des milliers d'objets étaient offerts à la convoitise des marchands dans un musée sans vitrine. Les tableaux gisaient pêle-mêle parmi les meubles et les bibelots. Les stands étaient pris d'assaut pour découvrir les dernières trouvailles. Les billets passaient rapidement de main en main au rythme des factures. Ce désordre apparent avait néanmoins des règles bien établies.

Dans les allées, il balayait du regard les stands. Il salua d'un signe de tête un collègue et s'approcha de lui.

- Bonjour Yves ! Ça me fait plaisir de te voir.

- Tu as fait des affaires ?

- Rien encore.

Ils discutèrent un moment de leurs récents achats, puis il reprit son chemin.

Certaines marchandises changeaient rapidement de propriétaire. A l'ouverture, les prix étaient souvent élevés, pour jouer sur l'impatience des acheteurs.

Devant un stand la foule soudain s'épaississait. Il commençait à jouer des coudes pour s'approcher. Devant les regards avides s'étaient plusieurs pièces

de forme et pichets en barbotine du XIX^e siècle... mais rien pour lui. Quelquefois, au milieu de ce fourre-tout, il trouvait une pièce intéressante.

Vers dix heures, Thibault s'apprêtait à quitter le hall trois quand une voix résonna dans son dos. Il se retourna et aperçut Paul Doumère, un brocanteur parisien. Il faisait partie des dernières figures d'un commerce d'une autre époque. Par le passé, il lui était arrivé de faire affaire avec lui.

- Polo, comment vas-tu ?

- Salut. Ça roule.

- Qu'est-ce qui t'amène à Lyon ?

- Ben, j'fais toujours des déballages au cul du camion.

Frôlant la soixantaine, c'était un petit homme très affable, au visage presque enfantin, que sa barbe n'arrivait pas à durcir.

- T'as sorti quelque chose ici.

- Je n'ai pas encore dépensé un euro.

- Tu sais, c'est plus dur. Sans les Américains, c'est moins évident. Ça fait trente piges que j'suis dans le métier et j'me demande si nous avons encore un avenir.

- C'est vrai que les Américains sont moins nombreux que par le passé. Mais tu es bien pessimiste.

- Non, réaliste.

Il se roula une cigarette, puis reprit.

- J'ai peut-être de la came⁹ pour toi ! Un grand miroir à pareclozes pourrait t'intéresser ? Il sort d'adresse¹⁰.

- Tu sais bien que ce n'est pas ma marchandise.

- Ouais, c'est vrai... Toi, c'est la joncaille¹¹.

- Oui, les bijoux, les pierres...

Il l'interrompit brusquement.

- Attends une minute ! Les pierres ? Alors j'crois avoir quelque chose de très intéressant, pas de la drouille¹².

Il ouvrit son sac, prit son temps puis tendit une photo écornée à Thibault. Il la prit entre le pouce et l'index. Son regard fut immédiatement attiré. Elle représentait une pierre verte translucide avec d'étranges symboles. Elle paraissait à la fois belle et inquiétante. Même sur cette vieille photo abîmée, elle avait un pouvoir hypnotique dû à sa surprenante vivacité. Cette singularité provoqua sa curiosité.

- C'est très ancien, ajouta Polo.

Il aspira la fumée de sa cigarette et l'expira doucement.

- Intéressant, dit Thibault en étudiant la photo.

9. La came signifie la marchandise. Il ne s'agit pas d'un mot péjoratif, cela n'a rien à voir avec la camelote.

10. Une adresse est un rendez-vous chez un particulier prêt à se débarrasser d'objets qu'il ne désire plus.

11. La joncaille est un mot argotique que Michel Audiard utilisait volontiers dans ses dialogues de film et qui se rapporte à la bijouterie.

12. La drouille correspond à une marchandise de qualité inférieure.

Rares étaient les apparitions sur le marché de telles antiquités. Depuis qu'il faisait ce métier, il avait appris qu'il ne fallait pas se fier aux histoires de ses collègues. Des milliers de légendes étaient colportées, nourrissant un inconscient collectif qui avait du mal à se confronter à la réalité.

- Donne-moi un bon prix. Il y a quelques billets à gratter. Je fourgue pas n'importe quoi !

- Une photo, ce n'est pas suffisant. Je souhaiterais voir la pièce afin de me faire une idée.

Le brocanteur ralluma son mégot, que ses doigts jaunis par la nicotine tenaient en équilibre.

- Ecoute, pour l'instant, je n'ai qu'une photo. Cette pierre appartient encore à un client d'Issoudun. Il y tient comme à la prune de ses yeux. Mais il a besoin d'argent. Redonne-moi ta carte, je te rappelle.

Thibault lui tendit sa carte alors que celui-ci rangeait soigneusement la photo dans son sac.

Au moment de s'en aller, il lui confia :

- Je n'aurais aucun mal à la vendre. J'ai déjà des touches¹³.

- En tout cas, je te suis reconnaissant de m'avoir présenté cette photo. J'espère que nous pourrons trouver un arrangement.

La foule était maintenant moins dense. Les transitaires se croisaient dans les allées, prenant en

13. Faire une touche signifie accrocher un client potentiel.

charge les antiquités qui allaient partir pour le monde entier. Certains marchands alourdis par leurs achats se dirigeaient vers la sortie. Une fois de plus, Thibault allait revenir bredouille. Il partageait comme tous ses collègues l'espoir de la découverte, mais un espoir souvent déçu. Toutefois, il avait peut-être une piste avec cette pierre. Plus il se concentrait, plus son souvenir se déroba.

Dehors, l'air vif le saisit à nouveau. Son souffle formait dans l'air de petits nuages. La pluie s'était arrêtée de tomber, mais le vent froid soufflait sans relâche.

Dans la nuit, l'image de la pierre lui revint en mémoire. Son esprit se mit en éveil. Les questions se bousculaient. Dans son domaine, il n'était pas rare de faire des trouvailles imprévues, mais jusqu'à présent il n'avait jamais vu ce type pierre. La photo l'avait fasciné et lui rappelait vraiment quelque chose. Il était sur le point de sombrer dans le sommeil quand soudainement, il se redressa d'un coup de rein. Il repoussa le drap et projeta ses jambes hors du lit. Une image jaillit dans son esprit.

- Bon sang ! jura-t-il en se levant.

Les symboles. Comment avait-il pu oublier.

Le lendemain matin, il alla dès l'ouverture à la bibliothèque municipale de la Part-Dieu. Forte d'environ trois millions de documents, elle est une

des plus grandes bibliothèques municipales d'Europe. Il traversa directement le hall pour se rendre au département arts situé au rez-de-chaussée. Ses mains parcoururent rapidement les rayonnages, pour trouver l'ouvrage qu'il cherchait. Il s'assit à une table de travail disponible et feuilleta délicatement le livre. Seul le bruit des pages tournées à intervalles réguliers rompait le silence. Il sentit son pouls s'accélérer ; il se doutait maintenant qu'il se rapprochait du but. Ses doigts se raidirent lorsqu'il fixa son attention sur une illustration. Elle représentait un petit jade portant des éléments pictographiques. La pièce se trouvait au Musée archéologique national de Florence. N'étant pas mentionné dans l'inventaire de Vasari, il devait s'agir d'une œuvre entrée plus tardivement dans les collections des Médicis. Elle portait également des incrustations de rubis et un cadre de cuivre doré, qui d'après la légende de l'illustration était un apport de la fin de la Renaissance. Après s'être frotté les yeux, il regarda une nouvelle fois le document. Il avait désormais la certitude que la photo de la veille représentait un jade aztèque. Les étranges symboles étaient des glyphes¹⁴.

Lorsqu'il eut terminé, il resta absorbé dans ses réflexions. Les prix des antiquités précolombiennes

14. Le mot provient du grec *gluphè* : ciselure, gravure. Dans l'écriture aztèque, cela désigne toutes les images qui ne sont pas des personnages.

s'étaient envolés, multipliés par deux, voire trois en l'espace de quelques années. La rareté exceptionnelle de la pierre, digne d'un musée, ne manquerait pas de susciter l'intérêt de collectionneurs internationaux.

Toutefois, ce marché de l'art précolombien – déjà un peu à part dans la grande famille des arts premiers – était complexe.

D'une part, les faux étaient nombreux. Il en avait déjà fait la douloureuse expérience. En effet depuis 1973, il était interdit d'exporter des antiquités précolombiennes. Pour satisfaire les collectionneurs, les faussaires s'étaient améliorés avec le temps. Ce phénomène n'était pas nouveau. Une anecdote antique relate l'histoire d'un Athénien qui prétendait posséder la lyre de Pâris et qui essaya de la vendre à Alexandre. Le prince décela la supercherie.

Corrélativement, en France, les Etats équatorien et colombien multipliaient les démarches pour retirer des ventes les pièces de leur patrimoine. La maison de vente aux enchères Christie's avait même décidé de renoncer en France à ses ventes précolombiennes.

Malgré toutes ses occupations, la pierre devint sa préoccupation majeure. Trois semaines après, le brocanteur demeurait introuvable. Il avait essayé de le joindre, sans succès.

Tout en pensant à cette pierre, il prit conscience d'un autre sentiment. Il était rétrospectivement en colère. Il avait identifié la nature de cette pierre, et elle lui échappait.